Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 52 (1923)

Heft: 15

Nachruf: M. l'abbé Jules Dessibourg : directeur de l'École normale [suite]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIIme ANNÉE. N° 15. 1er DÉCEMBRE 1923.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 5 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg,*

Le **Bulletin pédagogique** *et le* **Faisceau mutualiste** *paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du* **Bulletin** *et 5 du* **Faisceau.**

SOMMAIRE. — † *M. l'abbé Jules Dessibourg.* — *Réponse à la question de MM. P. et M.* — *La Conviction nécessaire.* — *La guerre du Sonderbund et « l'Histoire du canton de Fribourg », par M. G. Castella.* — *Un écho de la réunion générale des institutrices, à Fribourg.* — *Comment une institutrice s'y prit pour intéresser ses élèves à l'œuvre de « Pro Juventute ».* — *Bibliographie.* — *Société des institutrices.*

† M. l'abbé Jules Dessibourg

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE

On peut légitimement dire que, de sa nomination à sa mort, l'existence de M. l'abbé Dessibourg se confond avec celle de l'Ecole normale, avec celle de l'école primaire fribourgeoise. Dans la lettre où il acceptait la démission de M. Dessibourg avec remerciements spéciaux pour les longs services rendus, M. Python, Directeur de l'Instruction publique, lui écrivait : « C'est au cours de votre longue carrière à la direction de Hauterive que cet établissement a vu s'accuser dans nos écoles primaires les meilleurs progrès. » Ces progrès, M. Dessibourg les a préparés par l'impulsion qu'il donna aux études, par l'esprit de travail et d'ordre qu'il inspira à ceux qui l'entouraient, dont il donnait le premier l'exemple, par le sens surnaturel dont il animait tous ses actes et toutes ses paroles.

Le premier acte qu'il semble avoir posé, dont nous trouvons du moins la trace dans les papiers de l'époque, fut de faire admettre l'Ecole normale dans l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne* de Paris. Ce fut un acte de foi. Pour les associations aussi, où plusieurs prient et travaillent ensemble, le Christ se tient au milieu d'elles, pour les assister et rendre féconds leurs efforts.

Les programmes et les méthodes d'enseignement attirèrent, absorbèrent bientôt, l'attention et les soins du nouveau directeur. Les exigences fédérales imposaient un remaniement de l'enseignement de la gymnastique. En 1895, M. G. Sterroz fut chargé des leçons de gymnastique à l'Ecole normale, avec mission d'en mettre au point l'enseignement et de le développer. Combien reste-t-il d'instituteurs qui n'ont pas eu l'avantage d'assouplir leurs muscles et de fortifier leur volonté sous le commandement et l'impulsion de ce maître d'élite ?

L'année suivante, l'Exposition nationale de Genève fournit au directeur l'occasion d'exposer une série de travaux de l'Ecole normale et, pour ainsi dire, de passer en revue le travail des maîtres et des élèves. Puis, en 1899, c'est le dessin qui devient l'objet de sa sollicitude.

L'année 1900 marque une date importante dans les traditions de l'Ecole. Pour la première fois furent accordées des vacances, de Noël au Nouvel-An. Ce fut aussi le commencement des grands travaux qui transformèrent le site de Hauterive et lui firent perdre son caractère monacal de solitude, de désert, de maison à l'abri des « vains bruits du monde ». Le 4 décembre 1899, un office solennel implore la bénédiction de Dieu sur les travaux, que l'on inaugure et place sous la protection de sainte Barbe, du percement du tunnel de Thusy-Hauterive. La route s'achève ; le pont est construit ; l'usine est commencée. Le cirque des rochers retentit de l'éclat des mines, des coups de pioches, des grincements de roue des lourds tombereaux, des jurons sonores dont les terrassiers italiens excitent leurs attelages. Un commencement d'incendie, dans une remise de la ferme, met en émoi, une nuit, toute la population du lieu. Cette population augmente d'ailleurs, variée, joyeuse et turbulente. Aux normaliens, aux ouvriers des Entreprises électriques, s'adjoignent, le 19 novembre 1900, les élèves de la Ferme-Ecole de Sonnenwyl, qui descendent des contreforts du Burgerwald sous la conduite de M. l'abbé Biolley, leur vaillant directeur, aujourd'hui révérend curé de Corserey ; ils s'installent dans l'aile est de l'ancien couvent. En 1903, les élèves de la fameuse école de Saint-Remy, près de Vesoul, viennent les remplacer et demeurent à Hauterive jusqu'à ce que soit terminé le bâtiment d'habitation de Grangeneuve, soit jusqu'en 1908.

Dès 1903 encore, et jusqu'en 1911, se poursuivent méthodiquement, mais non sans de nombreux tracas pour le directeur et de nombreux dérangements pour les élèves, les travaux minutieux de la restauration de l'église et du cloître.

En 1911, le Conseil d'Etat autorise la reconstruction de l'orgue ; l'expertise du nouvel instrument a lieu le 17 juillet 1913. Cette même année, les ouvriers envahissent à nouveau les locaux du vieux monastère, en percent les murs épais, pour installer le chauffage central. Puis c'est l'exposition de 1914 qu'il faut préparer. Chaque professeur y présente quelque spécimen de ses leçons. M. Dessibourg a fourni un cours manuscrit complet de psychologie, qui fut remarqué par de nombreux visiteurs.

M. l'abbé Dessibourg eut l'occasion de montrer, dans toutes ces entreprises, son pratique bon sens, son esprit d'ordre et sa claire intelligence des besoins et des commodités, en même temps qu'il fit preuve de patience et de ténacité dans la poursuite de ses projets.

Mais la guerre vient, avec le régime des restrictions, des économies, avec la grippe et le licenciement des élèves. Puis le directeur, outre sa propre et lourde besogne, doit se charger, en partie du moins, de celle de son collaborateur, M. l'aumônier Favre, que la maladie retient, pendant trois ans, dans l'inaction. Est-il étonnant que, si robuste que fût son tempérament, la santé de M. Dessibourg ait été ébranlée avant le temps de la vieillesse. Pendant les deux dernières années de sa vie, nous l'avons vu se raidir contre le mal, s'efforcer de tenir quand même, se refuser à rien laisser de sa classe, de sa tâche de directeur-économe, de ses prédications, de ses examens comme expert pour le diplôme officiel de langue française dans les divers pensionnats du canton. Le jour de la Fête-Dieu encore, il prit part, à la suite des normaliens, à la procession de Fribourg. Mais chacun remarqua, ce jour-là, combien ses cheveux avaient blanchi, combien ses joues étaient creusées et son teint devenu terreux.

Revenons à ce qui doit occuper tout d'abord et principalement les sollicitudes du directeur d'école normale : la formation intellectuelle, morale et religieuse de la jeunesse qui lui est confiée. Tâche éminemment méritoire, mais difficile, délicate, complexe, souvent ingrate.

Le 16 février 1907, le Conseil d'Etat décide de créer une section allemande à Hauterive. M. l'abbé Dessibourg seconde de toute son énergie et de tout son savoir-faire M. le Directeur de l'Instruction publique dans la réalisation de ce décret. La nouvelle section s'ouvre le 4 janvier 1909, avec cinq élèves, dont quatre aspirants. Le directeur « laisse cette section évoluer à l'aise », afin qu'elle se constitue selon le caractère et les nécessités scolaires propres à la partie germanique du canton. Mais elle n'est pas délaissée pour autant. Elèves français, élèves allemands, égaux devant le règlement, ont à se fondre dans l'organisation de l'Ecole normale, dans l'affection aussi de celui qui en était la tête. Aussi est-il heureux de constater, chaque année, que les rapports entre condisciples des deux sections sont empreints de franche cordialité : « Après avoir vécu quatre ans sous le même toit,

les futurs instituteurs resteront plus unis, propageront les mêmes méthodes et travailleront ensemble avec plus de succès à la réalisation de leur idéal. »

Les premières années de l'activité de M. l'abbé Dessibourg, on pouvait craindre qu'il y eût pénurie d'instituteurs. La carrière de l'enseignement semblait pénible, peu rétribuée, peu considérée aussi. Petit à petit, la situation change ; les élèves s'annoncent plus nombreux ; on procède à des éliminations : candidats atteints de défauts physiques préjudiciables à l'enseignement, candidats peu doués, candidats dont les qualités de caractère ne donnent pas toute satisfaction. On en arrive enfin au point où l'abondance des inscriptions provoque quelque inquiétude. On peut légitimement croire que le bon esprit, l'ordre, la paternelle discipline, que M. Dessibourg sut établir et maintenir dans la maison, ne furent pas étrangers à cette marque de confiance que lui témoignèrent les familles, le pays, et même les cantons limitrophes. Cependant « notre maison doit s'interdire de former des instituteurs en nombre illimité, pour deux raisons. La première est d'ordre économique. Comme le montant de la pension versé par les élèves instituteurs est bien inférieur à ce qu'elle coûte, si le nombre des aspirants est trop élevé, le budget de l'Ecole se trouve de cette manière d'autant plus chargé. La seconde raison est d'ordre social. Si le nombre des candidats brevetés est trop grand, ceux qui n'obtiennent pas de poste sont dès lors obligés de se créer une autre carrière, souvent même de s'expatrier, ou, ce qui n'arrive guère, de reprendre le travail des champs ». Ces raisons gardent encore aujourd'hui toute leur valeur et toute leur force.

Si les nouveautés pédagogiques, trop souvent hasardeuses, le laissaient défiant, s'il temporisait avant de les adopter, si les soucis budgétaires l'obligèrent souvent à remettre à plus tard des perfectionnements souhaitables, mais secondaires, jamais il n'hésita, lorsque les progrès lui paraissaient certains, lorsque les innovations lui semblaient fondées et opportunes ; il savait « non seulement accepter, mais faire accepter de ses collaborateurs », selon un mot de M. Python lui-même, « des mesures dont il avait reconnu le haut intérêt pour l'Ecole ». Combien n'aurait-il pas désiré pouvoir réaliser deux de ces mesures, avant de résigner ses fonctions : refondre les programmes et de l'Ecole et de l'examen de brevet, dans le sens d'un allégement, adjoindre enfin aux cours de pédagogie théorique une classe d'application. « Ceux qui établissent les plans d'études doivent prendre garde de ne pas les surcharger, afin qu'on ait le temps, non seulement de les parcourir, mais encore de se les assimiler par l'effort de la réflexion... Il importe peu de former à l'érudition, mais beaucoup de donner à nos élèves des idées claires, une intelligence ferme et capable de s'enrichir elle-même plus tard de nouvelles connaissances ». Il avait entrepris, l'hiver dernier, avec l'aide de la Conférence des professeurs, de refondre le règlement et le programme du brevet

conformément à ces principes. Le règlement seul put être revisé. Mais les exigences du temps demandent de l'instituteur une instruction de plus en plus étendue ; on ne peut donc pousser très loin la simplification. Aussi M. Dessibourg, après quelque hésitation, s'était-il décidé à réclamer ou deux années d'études préparatoires dans quelque école secondaire ou la cinquième année d'école normale. « Plus le temps avance, plus nous sommes persuadés que cette prolongation des études s'impose et ne saurait être longtemps différée. Il ne s'agit pas précisément de charger le programme de l'Ecole, qui est suffisamment lourd ; mais nous devons nous ménager du temps pour l'étudier plus à fond, pour que les élèves se l'assimilent par des exercices pratiques plus nombreux ». Le rapport de juillet 1923 insistait encore avec vigueur en faveur de cette décision.

Dès son arrivée à la direction de Hauterive, M. Dessibourg se préoccupa de la question de la classe d'application. Mais l'éloignement de toute habitation n'en rendait pas possible la réalisation ; les enfants des professeurs habitant Hauterive n'étaient point assez nombreux pour constituer une classe. La construction de l'usine électrique et des maisons ouvrières qui l'avoisinent ouvrit une perspective pleine d'espérance ; en 1903, un article du *Bulletin pédagogique* annonçait avec une joie qui transparaît entre les lignes la très prochaine création de cet indispensable complément d'une école normale. Hélas, vingt ans plus tard, pareille espérance est encore manifestée dans le rapport final, moins affirmative, plus précautionnée. Entre temps, il n'est pas d'année où cette question ne soit soulevée. Nous sommes, je crois bien, la seule Ecole normale de Suisse en si mauvaise posture. Tant d'inconvénients se sont révélés à envoyer les élèves s'exercer à leur tâche future à six kilomètres de Hauterive, que les leçons pratiques ont été réduites progressivement de trois à une seule après-midi par semaine.

Avons-nous besoin de dire à ceux qui furent ses élèves avec quel soin M. le directeur Dessibourg préparait ses leçons et les donnait avec vie, clarté et méthode ? Il s'était spécialisé dans l'histoire générale et surtout dans la psychologie, sa branche favorite. Celle-ci lui paraissait, élargie par des notions de logique et de critériologie, le couronnement des études normaliennes. C'est lui qui avait introduit cette discipline en 1895 ; c'est lui qui l'enseigna toujours. Il la défendit même avec vivacité contre l'auteur du présent article, qui, à dire vrai, ne l'avait point attaquée. Ses arguments sont encore bons à lire et à retenir.

Si l'éducation n'a pas seulement en vue l'acquisition des connaissances confiées à la mémoire, si elle tend en outre à former le jugement, à fortifier la volonté, à développer harmonieusement toutes les facultés, qui ne voit combien est grande la puissance éducative de la psychologie ? On se plaint que les élèves ne savent plus fixer leur attention, ni réfléchir ; mais a-t-on cherché la cause de ce fâcheux défaut ? La réflexion est une excellente habitude, qui s'acquiert par l'exercice. Si vous amoindrissez l'effort personnel de l'élève, si vous rendez

sa tâche amusante, son esprit perdra de sa vigueur. Il faut, sans aucun doute, faire usage des moyens intuitifs, des procédés concrets, mais sans oublier pourtant que l'objet propre de l'entendement humain est constitué par les notions générales tirées du monde corporel par l'abstraction. Si le concret convient aux sens, l'abstrait convient à l'intelligence. Les élèves n'ont pas à l'égard des choses abstraites les répugnances qu'on leur prête ; ils ne dédaignent pas de monter vers les régions sereines de l'idéal, pourvu qu'on les y conduise par degrés, en prenant le concret comme point de départ. Faire de l'intuition à outrance, à tous les degrés de l'enseignement, c'est méconnaître les lois du développement de la pensée, puisque nous vivons non seulement de sensations, mais encore et surtout d'idées saines et justes. Au surplus, l'expérience démontre qu'une intelligence trop sollicitée du côté des sens perd de sa force, de sa pénétration et de sa noblesse. Or, la psychologie, qui étudie l'âme, ses facultés et ses opérations, est une discipline éminemment propre à développer l'esprit de réflexion.

Est-il besoin d'ajouter que la connaissance élémentaire de la psychologie est très utile aux aspirants instituteurs ? C'est à la science de l'âme que la pédagogie emprunte un grand nombre de ses principes ; mais cette parenté n'est pas une raison suffisante pour fondre les deux branches dans un même programme et les enseigner conjointement. Cette fusion, qui pourrait devenir de la confusion, tendrait à donner à la pédagogie le pas sur la psychologie. En matière d'enseignement, la vraie concentration dépend surtout de la sagacité du maître, qui saura l'établir, même si les programmes sont distincts et les manuels séparés. La pédagogie théorique et pratique a droit à une belle et large place dans le plan d'études d'une école normale, mais ce serait une erreur, croyons-nous, de lui subordonner la science d'où dérive la plupart de ses règles et de ses aspirations.

L'influence qu'il exerçait à l'Ecole normale, M. Dessibourg la continua, pour ses anciens élèves entrés dans la vie pratique, par le *Bulletin pédagogique.* Il en fut le rédacteur en chef de 1902 à 1909. La première année, le *Bulletin* parut fusionné avec l'*Ecole primaire* du Valais. Dès 1903, chaque organe reprit ses abonnés particuliers et son « cachet » personnel. Tout en remettant la rédaction de notre vieux périodique à son collaborateur, M. Favre, en 1910, M. le directeur continua de s'y intéresser, pour en reprendre, de fait, la responsabilité et le soin de la publication au cours de l'année 1919, lorsque la maladie implacable mina les forces du rédacteur nominal.

Il prit une part active à toutes les manifestations pédagogiques : conférences d'inspecteurs, réunions de la Société d'éducation, commissions spéciales, en particulier celle qui dota nos classes de notre banc fribourgeois et, cette dernière année, celle qui nous prépare le nouveau livre de lecture du deuxième degré sous la présidence de M. Firmin Barbey. Sa parole était toujours écoutée avec respect et son avis fut le plus souvent prépondérant.

Quant à la discipline, chacun sait de quelle façon paternelle M. Dessibourg l'exerçait, tout en la maintenant stricte et ferme. Il connaissait la jeunesse ; il savait que dans les rapports avec la jeunesse aussi

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Toute sa théorie tient en ce paragraphe d'un de ses rapports (1912–1913) :

La discipline nous semble en progrès... Les élèves comprennent que l'obéissance au règlement n'est pas seulement une condition d'ordre et de travail, mais qu'elle est encore un excellent exercice de la volonté. Le jeune homme qui a trop de latitude pour agir selon ses caprices devient nécessairement exigeant et il se prépare, dans l'avenir, des mécomptes et même de cruelles déceptions, tandis que celui qui pratique l'obéissance de bon gré assouplit sa volonté, forme son caractère, devient plus sociable et s'ouvre plus facilement une carrière. Si l'élève a droit à une certaine liberté, à mesure qu'il grandit, se développe et prend possession de lui-même, il ne doit pourtant pas confondre cette liberté bienfaisante avec l'autonomie et l'indépendance, qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Dans un internat nombreux, l'application pratique de ce principe d'éducation rencontre de réelles difficultés. Il faut aux maîtres du discernement, du tact, une patience inaltérable pour concilier le maintien de la discipline avec le respect de la liberté individuelle de leurs subordonnés.

Mais il comptait plus sur l'action intérieure de la grâce que sur la contrainte de la surveillance et la sonorité des objurgations. La piété des élèves, la fréquence des confessions et des communions, la dévotion sincère, virile, fervente, à la Sainte Vierge, au Sacré Cœur, lui paraissaient devoir être autrement efficaces. Nos interventions humaines, si Dieu ne les soutient pas dans le cœur de nos élèves, ne sauraient atteindre l'intime du libre arbitre et de la volonté. Le Sacré Cœur en particulier lui est une dévotion chère et trouve en lui un véritable apôtre. Il lui consacre l'Ecole ; il en répète chaque année l'intronisation solennelle. La dernière phrase de son dernier rapport, qui est comme son testament d'éducateur, exprime bien ses pieuses intentions : « Que Notre-Dame de l'Assomption, patronne de l'église de Hauterive, protège toujours l'Ecole normale, et que le Sacré Cœur de Jésus, qui en est le premier Maître, continue d'y régner par son amour ! » Et lorsque son successeur le quitta, la dernière fois où il put encore lui parler avec quelque facilité auprès de ce lit de la clinique Clément où M. l'abbé Dessibourg devait expirer quelques jours plus tard, celui-ci lui dit, et ce furent ses dernières paroles concernant Hauterive : « Maintenez bien vivant le culte du Sacré Cœur parmi les professeurs et les élèves ; vous verrez que l'Ecole marchera bien et que ce que vous ferez sera béni. »

Ce trop rapide aperçu laisse de côté maints traits que nous eussions aimé rapporter, mainte œuvre qu'il eût été opportun de signaler. Il suffit qu'il ait donné, avec l'essentiel de l'activité de M. le directeur Dessibourg à l'Ecole normale, l'impression d'une carrière bien remplie, et jusqu'au bout, du labeur patient, persévérant, surnaturellement intentionné, qui est la marque du fidèle serviteur auquel le divin Sauveur a promis bon accueil.